

« Présentation. La littérature canadienne en question(s) ? »

Daniel Laforest et Maité Snauwaert

Spirale : arts • lettres • sciences humaines, n° 249, 2014, p. 31-33.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/72316ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

La littérature canadienne en question(s)?

PAR DANIEL LAFOREST ET MAÏTÉ SNAUWAERT

Que traduit-on quand on traduit la littérature du Canada anglais en français? La traduction, la visibilité et la mise en marché sont-elles des conditions suffisantes pour la création d'un lectorat? Peut-on continuer à parler sans rire de deux solitudes, de grands espaces, de nature sauvage, ou de mésentente sur le bilinguisme officiel comme étant des conditions suffisantes pour résumer des œuvres qui — les lecteurs le savent bien — circulent et résonnent aujourd'hui *en dépit* de ces poncifs? On le reconnaîtra : il y a toujours le spectre politique, tantôt opaque, tantôt diaphane, en trame de fond de tout ce qui s'appelle littérature au Canada. On le reconnaîtra aussi : ça n'empêche personne d'écrire. Mais c'est à croire que cela en a entraîné plusieurs à ne pas lire. L'ouvrage classique de l'histoire des littératures au Canada — le seul ayant envisagé une histoire polyphonique plutôt qu'univoque ou bilingue — s'intitule *Five-Part Invention: A History of Literary History in Canada*. Il a été écrit par E. D. Blodgett, spécialiste anglophone de la littérature québécoise. En 2012, il a enfin été traduit au Québec¹. En a-t-on vu ne serait-ce que la mention dans les médias? Peut-on envisager une critique en phase avec notre temps pour les œuvres du Canada anglais qui existent *aussi* en français? Oui, mais il faut chercher des résonances neuves.

Ce dossier est né d'un constat. Dans les dernières années, la présence et la visibilité des auteurs canadiens-anglais publiés en français se sont nettement accrues. Cela s'observe dans les deux pôles principaux de la francophonie, la France et le Québec, bien que le nombre d'éditeurs québécois impliqués soit frappant en lui-même. Il suffit de penser aux Éditions Alto fondées il y a peu et dont Daniel Grenier rappelle ici que le succès est dû à la volonté assumée de faire exister des auteurs anglophones en traduction québécoise, quand parfois certains, comme le très célèbre Rawi Hage, habitent Montréal. Les Éditions du Boréal produisent maintenant des coffrets qui réunissent par trois les livres d'écrivains canadiens importants. De fait, peu de livres aboutissant dans les listes courtes annuelles des trois grands prix fort médiatisés que convoitent les éditeurs (le Prix du Gouverneur général, le Rogers Writer's Trust et, surtout, le Scotiabank Giller Prize) échappent aujourd'hui à la traduction française. Qui plus est, cela a lieu dans une conjoncture étrange : au moment où les industries canadiennes-anglaises de l'édition et de la vente au détail sont au plus bas, et où celles du Québec, avec leur relative résilience et leur indéniable diversité, sont souvent citées en exemple à l'ouest d'Ottawa.

Il presse d'interroger cette visibilité sans précédent et le caractère « décomplexé » de cette mise en marché francophone qui touche pour la première fois le phénomène de cohésion critique, publicitaire et national existant depuis longtemps dans le Canada anglais sous le diminutif de « *CanLit* ». La traduction en français de la littérature canadienne-anglaise est sans aucun doute appelée à s'accroître ; il est clair, selon nous, qu'elle rendra moins étanches pour le public les frontières entre auteurs québécois et canadiens. Cela dit, les cloisons culturelles et politiques ne tombent pas du jour au lendemain. Ce sont plutôt leur intensité et leur malléabilité qui se transforment sous nos yeux. C'est pourquoi une foule de questions demeurent.

Les auteurs retenus pour le dossier proviennent des quatre coins du pays, y compris du Québec. La territorialité canadienne et la mobilité entre les provinces sont fréquemment mises en relief dans leurs fictions. Sent-on

pour autant le souffle d'un espace sauvage plus ample que l'âme porter leurs phrases ? Un texte critique sur deux touchant à la littérature du Canada cite encore aujourd'hui le « *where is here?* » lancé en 1965 par Northrop Frye à propos des coordonnées culturelles de ce que devrait être le pays dans nos esprits. La présence lancinante des « grands espaces » n'est donc pas si ancienne comme clé d'interprétation numéro un de la critique au Canada. Elle est toutefois suffisamment vieille pour que l'on se permette d'être consterné par sa sur-estimation têtue à notre époque, alors que le transport aérien s'est démocratisé et qu'il permet à la plupart d'entre nous de rejoindre en une demi-journée tous les centres urbains du pays. Chose d'ailleurs que les écrivains, les intellectuels et les animateurs des milieux littéraires ne se privent absolument pas de faire. Nous ne pouvons plus, honnêtement, recourir à la distance géographique comme explication commode de tout ce qui distend les cultures canadiennes.

La littérature du Canada brasse avec jubilation tout ce qui est multiculturel, mais elle n'a presque aucune faculté d'absorption des inflexions et mutations linguistiques liées aux dialectes, aux sous-cultures, ou encore aux langues transplantées et qui souffrent de leur propre accentuation. Et, à cela, il faut inclure sans hésiter le Canada francophone.

Alors, quelles formes ont les sentiments politiques, mais également les émotions brutes liées aux différences, voire aux conflits culturels et linguistiques dans le pays ? Plus que les divisions géographiques et les anciennes frontières nationales strictes, ce sont la valeur et le sens de l'étrangeté qui sont ici les nouveaux enjeux primordiaux. Les contributeurs au dossier sont traducteurs, professeurs (au collégial ou à l'université), écrivains, critiques, et parfois tout cela en même temps. Ils habitent ou ont habité des milieux francophones aussi bien qu'anglophones, partout au Canada. Bien que la majorité soit actuellement domiciliée au Québec, la première chose qui frappe est que sans consultation ni directive préalable, aucun n'a eu recours à l'acronyme « ROC » pour désigner ces écrivains qui seraient ceux du « *rest of Canada* ». Cela est significatif. C'est un premier pas d'envergure. L'expression « ROC » est une catastrophe. Sortie d'on ne sait où il n'y a pas si longtemps, elle condense tout ce que nous voulions exprimer plus haut en paraphrasant ce que Dominique Noguez a appelé ailleurs « *la rage de ne pas lire* ». Elle n'a pas pour effet d'amplifier la singularité culturelle du Québec. Ce qu'elle amplifie et garde en vie sont les quelques déplorables occasions éparpillées dans le passé où cette singularité a cru bon de s'appuyer sur une ignorance délibérée de l'Autre. Ignorance aggravée par le fait que cet Autre a toujours été, dans la réalité, pluriel. Vancouver a une population de diverses origines et langues asiatiques qui écrase dorénavant sa démographie anglophone. Les communautés francophones d'Edmonton et de Calgary ont été dépassées en nombre par les communautés sinophones ; elles le seront bientôt par les communautés de langues et de dialectes indiens. Même chose dans les banlieues ouest de Toronto. Et on ne devra pas se surprendre de voir évoquer dans les pages qui suivent la perspective afro-canadienne avec Esi Edugyan. Doit-on prendre la peine de mentionner les premières nations autochtones ? Si elles n'ont jamais eu accès à une Histoire écrite dans leurs langues respectives, elles n'en ont pas moins préservé la flamme et le désir. Plusieurs ne se privent pas de les conjuguer au présent. On a retenu Thomas King pour ce dossier, que Francis Langevin lit avec verve. Mais on aurait voulu parler aussi de Tomson Highway, d'Eden Robinson, de Richard Van Camp, de Lee Maracle, etc.

Le libéralisme fondateur du Canada anglais repose sur une logique de grappes communautaires plus ou moins interdépendantes. C'est ce que la mentalité libérale d'Angleterre a dû négocier au contact de ce conti-

ment qui a étourdi son pragmatisme, et avec les vagues successives d'immigration qu'elle a suscitées pour le peupler avec plus ou moins de bonheur. On ne saurait trop insister sur ce mot de communauté : il exprime autrement que la langue le grand schisme originel du Canada. Le Québec francophone s'est rêvé et continue, à bien des égards, de se rêver comme un peuple dans l'Histoire. Le Canada à dominante anglophone, pour sa part, n'a jamais pu faire autrement que d'être un tissu lâche de communautés diverses dont les alliances objectives ont été facilitées, et rendues comme évidentes, c'est-à-dire non contradictoires, par l'invention d'institutions publiques et le renforcement d'institutions religieuses liées aux principaux aspects de la vie sociale.

C'est pourquoi le Canada a de la difficulté à marcher en ligne droite dans l'Histoire. Son modèle d'histoire n'est national qu'en surface ; il ne l'est qu'au niveau des grands acquis ou des grandes déconfitures. Plus profondément — et c'est là qu'œuvre la fiction littéraire, c'est là ce qui nous intéresse —, le Canada est une affaire de voisinages, aussi éloignés ceux-ci soient-ils. C'est une chose palpable dans tous les textes du dossier. L'écrivain n'observe pas les individus ni le pays. Il observe ce qui fait que des individus peuvent exister ensemble *malgré* la fiction de leurs histoires personnelles et de leur histoire nationale. L'écrivain crée ce qu'il veut. Toutefois, il ne peut se détacher tout à fait de sa matière première : l'omniprésence et l'incompatibilité foncière des caractères humains. Or les pays n'ont pas de caractères. Comment s'accommoder autrement du fait que l'auteure canadienne-anglaise la plus inspirée par les petites communautés de l'arrière-pays, Alice Munro, soit devenue du jour au lendemain, avec le Nobel, l'auteure canadienne la plus célèbre au monde ?

Mais la langue, qu'en est-il de la langue ? Une bonne moitié des textes du dossier souligne le problème des traductions effectuées en France, qui font l'économie de l'effort d'adaptation au français (voire celle des expressions anglaises) d'Amérique. Francis Langevin l'écrit sans détour : « *Ce nivellement parisien de la langue française, qu'on le veuille ou non colonial, efface malheureusement le style de la narration du roman autant que la voix de ses personnages.* » Marie-Andrée Lamontagne y fait écho avec une inquiétude renouvelée pour le français d'ici en évoquant « *la traduction [qui se laisse piéger] dans des enjeux qui la dépassent, celui de la fragilité de la langue française en Amérique du Nord, qui se vérifie une fois de plus.* » Le beau texte impressionniste de Lori Saint-Martin, qui clôt le dossier, donne quant à lui la note d'ensemble : « *[L]'immense majorité des bilingues anglais-français, au Canada, sont des francophones.* » C'est de la dignité de la traduction dont il est question et, par ailleurs, des institutions gouvernementales qui, dans le Canada français, ont soutenu jusqu'à aujourd'hui ce métier.

Cependant, on rencontre aussi le problème de l'hybridité des langues parlées au pays. Le Canada est obsédé par son bilinguisme officiel. Bien sûr les questions allophones et le plurilinguisme vont tout de même soulever l'attention çà et là, bon an mal an (le Canada est également obsédé par sa tolérance). Mais ils le feront du moment qu'ils ne brouillent pas les cartes. C'est là une différence frappante avec la littérature des États-Unis. La littérature du Canada brasse avec jubilation tout ce qui est multiculturel, mais elle n'a presque aucune faculté d'absorption des inflexions et mutations linguistiques liées aux dialectes, aux sous-cultures, ou encore aux langues transplantées et qui souffrent de leur propre accentuation. Et, à cela, il faut inclure sans hésiter le Canada francophone. On n'entend jamais seulement deux langues au pays. Ou alors, si on s'entête à le faire, c'est en les découpant de force parmi toutes les autres qui bruissent alentour.

Ce dossier a voulu rassembler des points de vue et des lectures qui revivifient le sens de ce bruissement afin de suggérer une transformation nécessaire des discours critiques sur la littérature au Canada. ┘

1. E. D. Blodgett, *Invention à cinq voix. Une histoire de l'histoire littéraire au Canada*, traduit de l'anglais par Patricia Godbout, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 439 p.